

# ÇA GAZOUILLE

La Gazette de la 12e édition du festival Regards Croisés

Par Anne-Lyse Boussy, Agathe Lecomte, Margot Naviaux et Guillaume Poix.

## « Personne ne se bat sous ma peau. » Tchoun, Choco Bé

Mercredi 23 mai

« **Etait-il encore temps pour moi ?** »

Qu'est-ce que l'éternité ? Ou plutôt, qu'est-ce au juste que cette intuition d'un *temps aboli* qui nous a tous saisis hier soir, lors de cette lecture inaugurale ? L'impression fugace et pourtant persistante que quelque chose nous échappait sans que nous soyons réellement capables de le nommer. Qu'est-ce que le théâtre a-t-il bien fait de nous hier soir, promettant de recommencer ?

Dans sa première chronique, Magali Mougel appelait de ses vœux un théâtre « qui prend son temps ». Ce qu'il est apparu, à mesure que s'infiltrait en chacun de nous l'odeur acide et familière d'une pomme verte, c'est que le théâtre ne s'embarrasse pas de nous et n'hésite pas à commettre le rapt de la catégorie déterminante de notre existence. Il nous destitue de notre inscription dans le temps et nous octroie l'illusion de l'éternel par le sentiment de l'infini. Peu importe que sonne la pendule, plus rien n'est perceptible du temps qui passe, la suspension nous permet de saisir le *sens*. Mais celui-ci est instable et fugitif, il se montre et disparaît : miracle du théâtre qui permet l'infinie variation dans l'équivalence. Alors que les mêmes corps, les mêmes voix, les mêmes décors et les mêmes effets porteront les mêmes mots, chaque soir, le sens changera. Cet imprévisible

surgissement est d'une grande violence : c'est la vie même. C'est ce qui tombe sur nous sans apprêt, sans signe avant coureur, et qui nous change à jamais.

Dans *Le Temps retrouvé*, Proust, qui comprend le sens de sa vocation littéraire, se demande en toute fin d'ouvrage s'il est encore temps pour lui de s'adonner à la littérature. Paradoxe d'une révélation censée clore l'épopée proustienne : elle en est à la fois le seuil et le terme. Mais aussi intuition aveuglante de l'éternité comme le rappelle Jacques Darrivat : celle-ci ne serait pas un temps prolongé à l'infini, mais « le rassemblement du temps dans la totalité d'un présent. » Y a-t-il définition plus proche de ce que nous avons ressenti hier soir lors de l'acte théâtral ?

Un théâtre qui prend son temps, et ce faisant nous offre en partage l'expérience inouïe de l'éternité ; un théâtre qui prend son temps et nous dépouille du nôtre ; un théâtre qui prend son temps pour abolir la durée et nous délivrer de la mort. C'est bien là le but de ce que nous avouons venir chercher au théâtre : un moment d'éternité.

Ce soir, la splendide langue de Laura Tirandaz promet de nous enfoncer au cœur d'une longue nuit où l'orage n'en finira plus de fondre sur nos têtes. Entre ici Choco bé, à toi le don d'éternité !

Guillaume Poix



Photo Jean-Pierre Angei

## " Juste une mise au point "

Une lettre nous accueille, comme trouvée sur le pas de la porte d'un lieu déserté. Une oraison funèbre en guise d'ouverture, testament d'hébétude livré dans une prose ample, ciselé, étonnement lumineuse. Ce Choco promet d'être un numéro, non pas la figure d'un malfrat lassé de ses escroqueries à la petite semaine, mais celle d'un clochard princier, d'un héros de terre battue comme l'est sa foi en la vie. C'est toute la moiteur de la Guyane qui nous parvient en quelques images simples et saisissantes, reflets opaques d'un territoire violent, abandonné à la brutalité de sa ségrégation, aux haines gonflées comme l'air l'est d'un orage qui menace.

Laura Tirandaz écrit dans un verbe haut, d'une rigueur inédite et farouchement tenu par la précision de la marche tragique qui abat sur ses pas lourds les élans

fiction douloureusement inquiétante et qui nous exile. Car loin d'un exotisme de pacotille qui viserait l'effet de « couleur locale » cher aux tenants du drame romantique, c'est le regard lyrique sur une terre laissée à ceux qui s'y ensevelissent et s'y décomposent, une terre qui fait partie de la fictive « république française » – théoriquement ou idéalement liée aux métropolitains que nous sommes, mais en réalité reléguée aux confins d'une étrangeté irrémédiablement lointaine – c'est ce regard sur notre sœur cachée qui fait toute la singularité de l'œuvre.

La tragédie avance ses pions peu à peu, à mesure que Choco s'éloigne de nous et de lui-même, à mesure qu'il prend le large dans la ville pour aller sans détour vers son destin, celui d'un paria à la peau charbonneuse, inévitablement condamné pour ce que son apparence et son histoire passée imposent au

traque la liberté comme un enfant espère la neige en plein été. Mais c'est Choco qui réalise la traque majeure : il est à l'affût de sa perte et se refuse à l'amendement d'une existence jouée d'avance. La terre opprime les hommes sans que ceux-ci ne parviennent à la gorger d'autre chose que de sang.

Poser ses lèvres sur le fusil, contre cette « bouche d'ombre » qui se fera dernier feu d'un monde, pour embrasser l'univers et s'éparpiller jusqu'aux confins de la douleur mais surtout pour ne plus s'éveiller tandis que résonneront à jamais les voix fatiguées et chantantes des vieilles conteuses lessivées d'absence.

Guillaume Poix

« (...) coupable de ses possibles bien davantage que de sa vérité. »

brisés de personnages en quête d'une vie débarrassée des attaches aliénantes du passé. Dans cette maison gagnée par les ombres d'une nuit malveillante, Choco et les siens suivent la ligne invisible du destin, du déterminisme familial, des passions émancipatrices. Chacun revendique la liberté de ne pas sombrer dans les ornières déjà emplies de glaise locale, chacun espère que la fin de l'orage sera aussi la fin des tourments. Si le lecteur sait que cette aspiration est vaine, il est toutefois saisi par la puissance fabulatrice de l'auteur et par une langue implacablement drue. Le classicisme de la structure et de l'apparente chorégraphie à laquelle s'adonnent les personnages manifeste par contraste le caractère inédit d'une

regard extérieur, coupable de ses possibles bien davantage que de sa vérité. Le motif principal qui, semble-t-il, structure l'œuvre est celui de la traque. Il y en a de multiples et elles sont diverses et contradictoires, bien que toutes impriment à la trame une tension hors norme que rythment les échanges acérés. Tchoun traque Choco, voudrait s'enfuir avec lui et vivre son amour sans plus les accrocs du lien familial. Moa traque le passé, demeure contenue toute entière dans l'impression nostalgique d'un temps où ses enfants étaient siens. Banou traque, sous les dehors pieux d'un zèle dévouement, la respectabilité d'une vie normalisée. Marco et Philippe traquent ce qui est promis là-bas sans être possible ici. Ewa

### Echos

« Seulement, ce soir-là, il ne fumait pas un cigare : il fumait une cartouche de dynamite. (...) Il y eut, au fond du jardin, l'énorme éclaboussement d'or qui illumina la nuit pendant une seconde. C'était la tête de Langlois qui prenait enfin la dimension de l'univers. »

**Jean Giono**, *Un roi sans divertissement* (1947)

« Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre oeil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. »

**Racine**, préface de *Bajazet* (1672)



Photo Jean-Pierre Angei

### .....Choco Bé.....

***Pourquoi avez-vous eu envie de situer votre pièce dans la terre de Guyane ?***

J'aime effectivement parler de « terre » plus que de département car je trouve que ce terme véhicule un imaginaire bien plus fort. J'avais découvert la Guyane il y a quelques années ; en fait une partie de ma famille y vit depuis une vingtaine d'années. Et lorsque je suis arrivée – c'était la première fois que changeais de continent – j'ai été bouleversée par ce que j'y ai vu, ressenti. Quelque chose d'infiniment plus grand que moi qui arrivait d'Europe, avec mon ethnocentrisme, et avec un système de repères tout à fait différent. J'ai découvert la forêt, une nature que je n'imaginai pas et qui influe sur tout ce qui l'entoure... C'est une rencontre avec cette terre et j'ai écrit avec mes sensations et mes souvenirs. Je ne me sens pas légitime pour parler de la Guyane en soi. Je n'ai pas de connaissance sociologique sur la Guyane et je ne voulais pas avoir un regard surplombant. Je ne voulais surtout pas tomber dans la simplification.

Et puis c'est très difficile pour moi de parler de ce texte, je ne sais pas tellement quoi en dire, j'ai toujours cru qu'il resterait confidentiel, je n'imaginai pas cette rencontre, cette lecture, et j'ai du mal à dire plus que le texte lui-même.

***La Guyane que vous peignez est d'une grande beauté justement ; cela a sans doute à voir avec le verbe fort et solennel, dans lequel vous nous la racontez et qui place le théâtre très haut.***

On m'a souvent dit que *Choco bé* était un texte très lyrique et que la langue était en effet poétique. C'est un questionnement que je me pose par rapport au théâtre. J'aime bien je crois que la langue que l'on entend au théâtre ne soit pas la même que celle que l'on entend dans la réalité. Sinon on tombe dans un naturalisme qui nous tire vers le bas, enfin il me semble... Parler au théâtre comme on parle dans la vie, c'est peut-être réduire les possibles. Aimerais bien parler dans la vie comme le fait un certain théâtre, celui que j'admire... Il me semble que le théâtre doit avoir cette exigence car il nous dit autre chose du réel, et même si cela semble difficile à parler – on m'a parfois dit que la langue de ce texte était, pour un comédien, difficile à préférer – j'aime l'idée qu'au théâtre on peut encore s'autoriser cette poésie, cet idéal. Le théâtre ne doit pas répondre à l'effondrement par l'effondrement. Je pense notamment à l'effondrement que pratiquent avec science certains politiques. Autant que le théâtre soit un espace de résistance à ce délitement. Après, cela peut donner parfois l'impression d'un certain classicisme ou académisme, je ne sais pas...

***Classicisme ou académisme ne sont pas des qualificatifs dévalorisants, et surtout pas en ce qui concerne votre texte. Au contraire, on ressent cette exigence, et cette grande rigueur tant de style que de construction. On pense à la « façade verbale » des tragédies raciniennes, où le verbe avance implacablement sur le fil de la tragédie.***

C'est vrai qu'il y a l'idée que la parole est plus forte que les personnages, qu'elle les anime vers leur destin.

Chacun des personnages parle la même langue, sauf Marco et Philippe, les deux métropolitains. Le style est plus contemporain peut-être, plus relâché. Ils n'appartiennent pas au même cercle que les autres.

***Le prologue épistolaire qui ouvre la pièce est assez intrigant. On ne sait pas qui pourrait le prendre en charge...***

Je tenais à ce qu'il ne soit pas distribué et qu'il fonctionne comme le fait la rumeur : celle qui se propage après la mort de Choco, ce que la ville et les gens en diront. C'est aussi ma parole, mon regard sur l'histoire de Choco, ce personnage qui a existé, ce que j'en ai entendu quand j'étais en Guyane, comment son histoire m'est en partie parvenue, à travers la voix partagée de la rumeur. Mais je pense que ce prologue doit être dit non par un personnage de la pièce, mais par l'un de ses acteurs.

En ce qui concerne ce prologue, il était essentiel pour moi que la mort de Choco soit dite dès le départ, que son suicide soit annoncé. L'idée étant non de dire pourquoi mais de raconter comment. Je ne sais pas pourquoi il se tue, et je ne voulais pas tenter de l'expliquer car mille raisons peuvent déterminer son acte. Après, quelle est pour lui l'alternative, je ne sais pas. Soit il se tue, soit il les tue tous. J'aime bien la phrase de Pasolini qui résume très bien cela : Ou le monde me tue ou je tue le monde.

***L'itinéraire de Choco prend place dans un contexte tragique, la structure nous le rappelle aussi – cinq tableaux, comme cinq actes – et ce qui frappe c'est la force avec laquelle chacun des personnages accomplit son désir, va au bout de lui-même.***

J'espère ne pas avoir écrit un texte fataliste, car ce n'est pas ce que je souhaitais. Au fond, peu importe de savoir si Choco est coupable et s'il tue vraiment l'orpailleur. Peut-être l'a-t-il tant de fois rêvé qu'il finit par l'accomplir. Il rêve de vengeance et cette vengeance le tient jusqu'à ce qu'elle s'effondre

sous ces pieds. Il va au bout de sa quête, et elle a du sens pour lui. Je ne voulais pas que l'on pense que le suicide est la seule alternative qui reste. Ce n'est pas du tout cela pour moi.

***Quels problèmes avez-vous rencontré lors de l'écriture ?***

La question des entrées et des sorties des personnages était très importante. Il fallait que ce soit très précis, que l'itinéraire de chacun soit clair. En fait j'ai un peu conçu les tableaux comme des séquences, et même des plans séquences. On me dit d'ailleurs souvent qu'il y a quelque chose de cinématographique dans la pièce : par exemple quand Marco et Philippe sont devant la maison de Choco, puis dedans, apparemment cela fait penser à l'univers du polar – pourtant je connais peu cet univers-là.

***Les personnages féminins sont aussi très forts dans Choco bé...***

J'aime beaucoup en effet les femmes robustes qui ont vécu et qui vivront encore, comme Moa le dit d'ailleurs à Choco : « je vivrai plus vieille que toi ». J'aime les personnages de vieilles putains, comme chez Almodovar par exemple, ces femmes endurcies, courageuses, solides.

***Y a-t-il eu une iconographie particulière qui vous aurait inspirée lors de l'écriture ?***

La forêt guyanaise, c'est en soi une iconographie ! Pour *Choco Bé*, c'est la Guyane elle-même qui suscitait la peinture, tout était là, je n'avais qu'à prendre ce que je voyais.

## *L'Arche part à huit heures*

Ulrich Hub

« Trois pingouins sur la banquise discutent de l'existence de Dieu. Le déluge survient, annoncé par la colombe : seulement deux d'entre eux pourront monter sur l'Arche de Noé, mais ils s'arrangent pour monter tous les trois. Ils se confrontent alors aux questions fondamentales et éternelles de la vie, la mort, l'amitié, la culpabilité... Toujours dans une langue ludique et musicale, Ulrich Hub nous entraîne dans un univers fantaisiste qui offre un nouvel éclairage du fameux épisode biblique.

La figure du pingouin interpelle les spectateurs de tous âges par son côté naïf et sa démarche pressentie comme atypique. L'attraction qu'on éprouve pour lui permet une certaine identification.

À travers ce texte destiné à la jeunesse, d'apparence simple, l'auteur aborde des problématiques sérieuses et graves. Le monde manichéen des pingouins, tout de noir et blanc, est renversé par le voyage auquel la catastrophe les contraint : ils finissent par s'apercevoir que le monde peut être fait de couleurs et qu'on n'est pas soit tout blanc soit tout noir (tout bon ou tout mauvais). Même Dieu est faillible, et le reconnaît ! Les couleurs, c'est aussi le mélange des espèces, poussées à cohabiter cent jours durant... La question de la sélection des individus, mais aussi celle de l'injustice et de l'intégration sont centrales, surtout lorsque nos héros comprennent que Dieu n'est pas le seul responsable des malheurs du monde et que les hommes aussi doivent prendre leurs responsabilités. On se pose alors la question de la nature de l'Homme. Est-il naturellement bon ou mauvais ? Dans quelles limites doit-on tolérer l'égoïsme et jusqu'où doit aller la solidarité ?

Toutes les pistes sont évoquées pour répondre à cet épineux problème, mais le texte laisse chacun libre de tirer la conclusion qu'il veut de cette parabole théâtrale. »

Margot Naviaux



Photo Jean-Pierre Angei

**Le public était au rendez-vous pour rencontrer les auteurs de cette douzième édition du festival.**



Photo Jean-Pierre Angei

## Regard de Laura Tirandaz sur la Guyane...

« Les vitres s'ouvrent et une gifle d'air chaud me prend au sortir de l'avion, 35 degrés dans la face et une humidité qui imprègne les tissus. Un pied se pose dans le nouveau monde, moi qui suis de l'ancien, d'une vieille terre, de cette vieille Europe. Deux continents en l'espace d'une journée et le décalage des heures qui les séparent. Du vert, du vert partout, clair, foncé, acide, pomme, émeraude – une forêt avec une respiration profonde, un monde perdu peut-être...

Pourquoi la Guyane, pourquoi le fait divers, pourquoi Choco, pourquoi cette histoire qui ne va nulle part qui se termine dans un silence, un court répit avant les gyrophares des flics et les cris des femmes.

Pourquoi la Guyane ? Oui, pourquoi le Saint Laurent ? N'avons-nous pas un autre fleuve ici ? N'y a t il pas d'autres histoires à raconter ? Pourquoi celle-ci ?

Parce que c'est important qu'une mort – la

mort d'un homme- ne soit pas inconnue du théâtre, inconnue du public, inconnue de Grenoble. Et entendre des gens prononcer le nom de Choco, d'un inconnu, les entendre parler d'un fait divers à 8000 km de là – c'est se dire que la mort d'un bushiniqué Paramaca peut nous concerner ici, se dire qu'une mort peut laisser des marques, des années après, comme une pierre qui tombe et fait des ronds dans l'eau. De cercles qui peu peu grandissent et s'éloignent du point de choc. Choco. L'écho d'un coup de feu et le souvenir d'une tombe. Oui, entendre des gens à Grenoble au théâtre 145 prononcer le nom de Choco c'est se dire que le théâtre peut être la mémoire de ce que nous n'avons jamais connu.

Et ce soir, après la lecture, il nous faudra faire à nouveau le deuil de Choco. »



**8x8**

**Chaque jour la pièce vue par son auteur dans un carré blanc.**

*Choco Bé,*  
selon Laura Tirandaz

# La Chronique de Magali Mougel

## NOTRE BESOIN DE PAS ETRE TOUJOURS PRIS POUR DES CONS

C'est mercredi.

Hier, mardi, je rêvais à un théâtre qui prendrait le temps, à un théâtre qui serait capable de laisser à nouveau nos imaginaires se déployer, à un théâtre capable de mettre à mal l'endigement de nos désespoirs et de nos amours.

Je dis endiguement, je pense incarcération.

Esprits bloqués, coincés.

En écrivant ces lignes, je m'imagine une sorte de théâtre.

Je pense à une sorte de théâtre. Un théâtre qui travaillerait à la désincarcération de nos esprits. Mais ce théâtre auquel je pense, est-il ce théâtre que je veux pour tous ?

Suis-je en capacité de penser, pour tous, un théâtre qui nous rassemblerait ?

« T'AS QU'A T'INITIER TOI-MEME ! PERSONNE N'A A T'INITIER AUX EXPÉRIENCES DE LA VIE ! » dirait Artaud.

Je pense aux écrits d'Antonin Artaud, ceux du retour à Paris, ceux des années 1946, 1947, 1948. Ceux qu'on écrit à la sortie de l'HP quand on vous a niqué la tête à coup de cardaziol et d'électrochocs.

Je pense aux constats désespérés d'Artaud qui veut évincer de la manifestation théâtrale la masse spectatorielle, ces « snobs » que nous sommes, ce public qui « ne vient plus pour voir et pour être vu, mais pour masser là où c'est bon caca, sentir, humer et muer caca, comme un bon chien tenu en laisse, comme un bon chien, chien bien apprivoisé ».

Je pense à ce constat que « l'expérience d'un autre ne peut servir hors lui à qui que ce soit sous peine de créer ces poudroiements sordides d'*alter ego* qui composent toutes les

sociétés vivantes ».

Je pense à Artaud et j'ai peur que la manifestation théâtrale ne soit finalement qu'une expérience résolument personnelle.

Nous sommes mercredi et une question se pose : suis-je en train de rêver à un théâtre qui serait propre à chacun ? Suis-je en train de faire dire à Hélène Gratet, ma porte-parole pour ce soir, que la rêverie est nécessairement un acte solitaire ?

Je suis dans le train ce matin et j'écris du train.

Paysage défilant à vitesse TGV.

*Tandis que*

*Passent puissantes et troubles bêtes*

*Passent carcasses et monstres d'acier*

*Traînant sous eux vers l'estuaire*

*Lambeaux, bouteilles*

*Messages sans titre*

*Rongés par l'eau de plomb*

*Les cormorans dansent sur les pierres*

*Et quelque part*

*Au milieu d'arbres amarrés*

*Un pêcheur pisse*

*La canne dans une main*

*dans l'eau du fleuve qui s'étire vers la mer.*

Je ne veux rien transmettre. Je n'ai pas de message à faire passer.

Je pense et rêve aujourd'hui à un théâtre d'histoires qui nous rassemblerait sur les pieds de la base d'une égalité des intelligences. Alors, j'en entends une qui est en train de se dire : « foutue connerie

que l'égalité des intelligences ! »

Mais nous avons tous un pas d'avance, seulement ce n'est jamais le même que le voisin. Est-ce problématique ?

Dans la possible addition sensible de chacun de nos pas avancés, il y a peut-être la possibilité d'à nouveau penser ensemble et de réinventer un partage du sensible.

Le théâtre dont j'ai besoin le mercredi est un endroit où on arrête de nous prendre pour des cons et où on n'arrête de nous jeter du ketchup à la figure comme on jette de la purée de pois à la tête d'un enfant.

Le théâtre dont j'ai besoin le mercredi est un endroit où on cesse une bonne fois pour toute de nous rappeler sans fin notre ignorance pour nous culpabiliser encore.

C'est un endroit où n'avons pas honte de pisser au bord du fleuve alors que l'eau coule, car tout est mouvement c'est un fait, et il n'y a pas de mal à s'arrêter de temps à autre.

C'est l'endroit, le théâtre du mercredi, où artistes et spectateurs créent un grand ensemble avec tout ce qu'il comporte de mésententes et de dissensus, et, où ce qui se déploie sur la scène N'EST PLUS LA TRANSMISSION D'UN SAVOIR par des artistes à cette communauté d'ignorants que seraient les spectateurs.

C'est un endroit où tout repose sur le rassemblement d'individus autour d'une histoire à raconter.

Aussi, jetez ces pages !

Vous savez ce que vous avez à faire.

Des tables, des chaises, un texte : à toi de jouer CHOCO BÉ, à qui j'envoie une petite moiteur du TGV Grenoble-Paris.

# Les miettes du jour

## MES CHANSONS - Pedro Eiras

### CHANSON 1

la machine du monde ne marche plus  
c'est peut-être une histoire de moteur  
il suffit d'un grain dans l'engrenage  
pour faire dérailler le cœur

quand tu deviens  
un numéro  
tu le sais bien  
tu es déjà de trop

tu inventes pas à pas  
le petit chemin de ta vie  
tu joues le jeu de l'oie  
d'autres mènent le jeu des pays

la pauvreté disent-ils ça s'attrape  
vaut mieux ne pas y toucher  
les pauvres c'est une maladie  
mais il suffit de les enfermer

est-ce que tu as un permis de séjour  
une identité un nom une terre  
est-ce que tu les attends toujours  
ta vie est pleine de frontières

faut-il alors se sauver à la nage  
oui d'accord mais vers quel horizon  
où reste-t-il des plages  
qui n'aient pas coulé à fond  
faut-il que l'air nous manque  
faut-il vivre tout nu  
enlever tout son argent de la banque  
à bon entendeur salut

faut-il crier ou dire merci  
je ne sais plus aucune différence  
le cœur du monde ne marche plus  
est-ce que c'est une question d'essence

### CHANSON 2

je ne sais pas  
c'est peut-être une histoire de moteur  
c'est-à-dire du cœur  
et ses roues dentées  
ou alors une histoire d'essence  
c'est-à-dire de l'âme  
qui brûle comme une bombe  
en tout cas ça ne va pas  
croyez-moi c'est sérieux  
voyez cette radio  
voyez cette petite ombre blanche  
au milieu  
regardez bien il s'agit d'un fantôme  
qui n'arrête jamais de sauter  
de l'essence au moteur  
et du moteur à l'essence  
que voulez-vous que je vous fasse  
je peux bien sûr vous donner  
des pilules pour dormir  
des drogues pour vous réveiller  
de petites astuces pour chaque jour  
que voulez-vous c'est inutile  
les fantômes ça nous prend  
on peut pas éviter  
ça vous pèse dans le cœur  
ça vous réveille à quatre heures du matin  
ça vous fait peur quand vous vous regardez dans la  
glace  
ça vous tire la langue  
c'est pourquoi  
je vous conseille de vous reposer  
de ne pas trop y penser  
de bien dormir et bien manger  
pour le reste voilà  
je vous vends ce masque  
que vous devez user scrupuleusement  
à chaque fois que vous vous regardez dans une glace  
c'est 147 euros pour le masque  
et 125 pour la consultation  
merci  
je reste à votre disposition

### AU MENU DEMAIN

Chronique du jour.....19h55  
Lecture de *La Ville d'à-côté*.....20h  
Café des auteurs.....21h45  
Ma chanson 3.....22h30

Pedro Eiras